

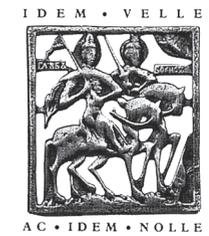
DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Fragments autobiographiques*  
*Science et tradition hermétique*

FRANCES A. YATES

*Le Théâtre du Monde*

Traduit de l'anglais  
et présenté par  
BORIS DONNÉ



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2019

DANS MON LIVRE *L'Art de la mémoire*, j'ai consacré un chapitre à défendre l'idée selon laquelle l'illustration qui représente la scène d'un théâtre dans l'art de mémoire de Fludd pourrait nous éclairer sur le théâtre de Shakespeare, le Globe<sup>1</sup>. Tout cet ouvrage traitait exclusivement de l'histoire de l'art de la mémoire ; s'il a fallu y faire une place au chapitre sur Fludd et le Globe, c'est parce que seule l'histoire de l'art de la mémoire permettait de comprendre et d'interpréter les indications que le système mnémonique de Fludd fournit à propos d'un "théâtre public"<sup>2</sup> bien réel. Beaucoup restait à faire sur ce sujet passionnant, selon d'autres approches, pour étoffer et étayer cette recherche engagée par le biais des arts de mémoire. Comme je l'écrivais alors, "il reste à accomplir une recherche beaucoup plus approfondie, en particulier en ce qui concerne la publication en Allemagne de l'œuvre de Fludd ... et sur les influences vitruviennes qui ont pu s'exercer à la fois sur Dee et sur Fludd<sup>3</sup>." Dans le présent ouvrage, je poursuis la recherche dans ces directions.

Le livre se concentre en premier lieu sur John Dee et Robert Fludd en tant que représentants de la philosophie de la Renaissance en Angleterre : il s'attache en particulier à déceler dans leurs œuvres l'influence du renouveau vitruvien qui a marqué la Renaissance. On ignore en général que Vitruve, tel que l'a redécouvert la Renaissance, a exercé une forte influence en Angleterre avant Inigo Jones. Je m'emploie ici à rendre justice à John Dee, mage et mathématicien, en montrant qu'on lui doit la propagation d'influences vitruviennes dans l'Angleterre des Tudor. La préface que Dee a donnée à la traduction anglaise d'Euclide publiée en 1570 contient de longues citations de Vitruve et d'Alberti qui célèbrent la suprématie de l'architecture entre toutes les sciences mathématiques. Cette préface de Dee a partie liée avec le mouvement scientifique en Angleterre à la fin de l'ère Tudor<sup>4</sup>, dont on établit

1. Voir Frances Yates, *L'Art de la mémoire*, traduction de Daniel Arasse, Gallimard, "Bibliothèque des Histoires", 1975, chap. XVI : "Le Théâtre de Mémoire de Fludd et le Globe Theatre", p.366-394. (NDT)

2. "Théâtre public" au sens d'édifice conçu spécifiquement pour accueillir des représentations théâtrales ouvertes au public et assurées par des acteurs professionnels, par opposition implicite aux représentations données à la cour ou dans un contexte religieux ou scolaire. (NDT)

3. *L'Art de la mémoire*, p.391-392. (NDT)

4. La dynastie Tudor prit fin avec la mort d'Elizabeth I<sup>re</sup> en 1603 ; Frances Yates s'attache dans ce livre à une période qui couvre la fin du règne d'Elizabeth (1558-1603) et le règne de son successeur Jacques I<sup>er</sup> Stuart (1603-1625), "l'âge jacobéen". (NDT)

Le présent ouvrage a paru pour la première fois à Londres, chez Routledge & Kegan Paul, et aux Presses de l'Université de Chicago, en 1969.

En couverture : *Causarum Universalium Speculum* (Miroir des Causes Universelles) de Robert Fludd, dans son *Utriusque Cosmi Maioris scilicet et Minoris metaphysica, physica atque technica Historia*, Oppenheim, Johann Theodore De Bry, 1617-1619.

En quatrième de couverture : plan d'un théâtre romain dans la traduction italienne de Vitruve par Daniele Barbaro, *I Dieci Libri dell'Architettura*, illustrée par Andrea Palladio, Venise, Francesco Marcolini, 1556.

En page de faux-titre : disque de cire avec figures gravées, utilisé par le Dr. John Dee dans ses conjurations magiques. Collections du British Museum.

© The Estate of Dame Frances Yates pour le texte original.

© Éditions Allia, Paris, 2019, pour la traduction française et la présente édition.

ainsi qu'il a été stimulé par la renaissance de Vitruve. Il apparaît que l'ouvrage de Robert Fludd, *Utriusque Cosmi Historia*, publié en Allemagne en 1617-1619, reprend les thèmes de la préface de Dee et traite des "sujets vitruviens" sur lesquels Dee avait insisté avec un tel enthousiasme. Par l'intermédiaire de Fludd, le mouvement vitruvien élizabéthain se transmet jusqu'à Inigo Jones : celui-ci, suggérons-le dès à présent, pourrait bien devoir quelques-unes de ses idées maîtresses à la tradition qui passe par Dee et Fludd.

C'est en tant qu'il est un des effets induits par les influences vitruviennes issues de Dee que j'étudie le mouvement du théâtre public anglais dans ce livre. Sur certaines questions controversées de l'histoire du théâtre anglais, cette nouvelle approche permet de frayer une voie nouvelle. On suggère ainsi que les théâtres publics de Londres, y compris le Globe, ont été une transposition du théâtre antique tel que le décrit Vitruve, et que cette transposition s'est effectuée dans la sphère d'influence de John Dee, lequel a exercé un attrait particulier sur la classe moyenne et les artisans. Et comme les centres d'intérêt de Fludd s'inscrivent dans la continuité de ceux de Dee, on peut montrer que les œuvres de Fludd constituent une source d'information naturelle et vraisemblable sur le théâtre à cette époque. La gravure qui représente la scène d'un théâtre public dans l'*ars memorice* de Fludd a donc une forte crédibilité, puisqu'elle émane de quelqu'un qui a suivi de l'intérieur le mouvement du théâtre anglais. Sa publication en Allemagne n'est pas moins significative, pour peu que l'on examine les circonstances entourant la publication des livres de Fludd par l'éditeur De Bry.

Je voudrais souligner à nouveau, comme je l'ai fait déjà, que beaucoup de travaux et de recherches restent à accomplir pour explorer les nouvelles pistes ainsi ouvertes. Et qu'il soit clair que ce livre ne prétend pas proposer une reconstruction complète du Théâtre du Globe. Il suggère une nouvelle approche du plan d'ensemble de ce théâtre à travers l'histoire du vitruvianisme en Angleterre, et entreprend d'utiliser la gravure de Fludd pour éclairer l'agencement de la scène de ce théâtre. Ces deux points

étaient déjà abordés dans *L'Art de la mémoire*. Le présent ouvrage les confirme et les développe.

Le centre ou le cœur du livre n'est cependant pas l'histoire du théâtre en tant que telle, mais l'histoire de la pensée : plus précisément, celle des influences vitruviennes dans l'Angleterre Tudor et jacobéenne, envisagées dans leur relation avec la philosophie de la Renaissance et sa vision du monde. C'est de l'intérieur de ce monde de pensée, on voudrait le suggérer, que les théâtres publics anglais sont issus : ils sont une manifestation adaptée au contexte anglais d'un phénomène propre à toute la Renaissance, et ils expriment une conception renaissante, plutôt que médiévale, de l'homme et du monde. C'est surtout cette "Idée du Globe", cette signification du théâtre, que j'ai tenté d'interpréter en la situant dans des contextes nouveaux.

Ce livre est le troisième d'une série. Dans *Giordano Bruno et la tradition hermétique*, j'ai entrepris d'étudier les influences hermétiques sur le néo-platonisme de la Renaissance ; John Dee et Robert Fludd ont fait à leur apparition en tant que représentants de cette tradition dans l'Angleterre des Tudor et des Stuart. Dans *L'Art de la mémoire*, le système du théâtre de mémoire de Robert Fludd trouvait sa place en tant que manifestation de cet art à la Renaissance. *Le Théâtre du Monde* procède de ces deux livres. Il en diffère en ce qu'il se limite à une période historique plus restreinte ; et il reprend les thèmes de mes recherches sur la Renaissance pour les orienter en direction du théâtre anglais – c'est un pas de plus vers Shakespeare.

Du côté de l'histoire de l'architecture, je suis de beaucoup redevable aux travaux de Rudolph Wittkower, comme cela apparaîtra avec évidence. Bien que le "grand Globe lui-même" se soit évaporé il y a si longtemps, j'ai l'espoir que l'"Idée du Globe", telle que j'ai essayé de la formuler, pourra retrouver sa place au sein de la tradition européenne, et que les recherches sur le théâtre de Shakespeare gagneront une vigueur nouvelle en suscitant l'intérêt des historiens de l'architecture.

Du côté de l'histoire des sciences, j'ai été stimulée par l'intérêt pour Dee et pour Fludd que manifeste la nouvelle école de jeunes

1. Paraphrase de *La Tempête* de Shakespeare, IV, 1, v. 153 ; voir *infra*, p. 238. (NDT)

chercheurs travaillant sur ces domaines négligés. À ceux-là, j'aimerais suggérer que les influences vitruviennes et le développement de la machinerie théâtrale sont des sujets relevant pleinement de leurs sphères d'intérêt. Il faut, là encore, espérer que l'histoire du théâtre de la Renaissance s'enrichira au contact de l'histoire de la pensée scientifique et magique à la Renaissance.

Une partie des matériaux utilisés dans les cinq premiers chapitres du livre ont été présentés dans des conférences données au St. Peter College d'Oxford, à l'Institut Warburg, à l'Université Columbia sous les auspices de l'Association des Doctorants en Histoire de l'Art. L'influence de Vitruve sur Dee et sur Fludd formait la base d'une conférence sur "La science et les arts dans l'Angleterre de la Renaissance" que j'ai donnée à l'Université de Cornell en octobre 1968, en tant qu'Attachée supérieure de recherche sur la Société et les Humanités.

La personne à qui je suis le plus redevable est ma sœur R. W. Yates, elle-même profondément intéressée par le sujet, et avec qui j'ai discuté chaque point de ce livre. Sans la stimulation constante que m'ont procurée son aide et ses encouragements, il m'aurait été impossible de l'écrire.

Ma dette envers l'Institut Warburg est incalculable, et ce de longue date. J'ai constamment eu recours à sa bibliothèque et à sa collection photographique, et je suis tout particulièrement reconnaissante au personnel en charge de la collection photographique pour ses avis et son aide à propos des illustrations. Sur ce point, je suis aussi redevable au personnel du Wellcome Museum; ainsi qu'aux administrateurs de l'Ashmolean Museum (Oxford) et de la Devonshire Collection (Chatsworth) de m'avoir autorisée à reproduire des œuvres d'art de leurs collections. Je remercie les administrateurs du British Museum d'avoir permis que soient photographiées et reproduites des illustrations figurant dans des ouvrages de la bibliothèque du musée.

Je tiens à remercier tout particulièrement le personnel de la Bibliothèque de Londres pour son aide et sa courtoisie sans faille.

Il se peut que ce livre suscite des controverses en raison de l'approche non conventionnelle qu'il adopte pour traiter de l'histoire du théâtre. Ce n'est pas le travail d'un groupe, mais celui d'une personne isolée qui développe de son côté certains arguments pouvant aller quelque peu à l'encontre des idées reçues. La responsabilité, par conséquent, en incombe à moi seule.

FRANCES A. YATES  
*Institut Warburg,*  
*Université de Londres*



À LA VEILLE de son départ pour la Pologne, à l'invitation du prince polonais Albert Laski, le Docteur John Dee dressa un inventaire des livres et des manuscrits présents dans sa bibliothèque. Il existe deux autographes du catalogue de cette bibliothèque, daté du 6 septembre 1583; l'un se trouve dans la bibliothèque de Trinity College, à Cambridge; l'autre au British Museum<sup>1</sup>. Ce catalogue comprend plus de quatre mille références, imprimés et manuscrits; les ouvrages imprimés sont enregistrés d'abord, les manuscrits ensuite. La liste des manuscrits a été publiée il y a plus d'un siècle par J. O. Halliwell<sup>2</sup>, et de nouveau en 1921, dans une édition plus savante due à M. R. James<sup>3</sup>. Les manuscrits présents dans la bibliothèque de Dee ont donc retenu deux fois l'attention, tandis que la liste des ouvrages imprimés qu'il possédait n'a jamais (à la date où j'écris) été publiée<sup>4</sup>. Si l'on considère le très grand intérêt que suscite l'âge élizabéthain, il semble assez extraordinaire qu'un document aussi fondamental – le catalogue de la bibliothèque de l'une de ses figures les plus influentes – ait été à ce point négligé. Dans ce chapitre d'ouverture, il me faut essayer, de façon nécessairement rapide et superficielle, de donner une vue d'ensemble de la vie et de l'œuvre de Dee, avant d'en venir dans le second chapitre aux aspects plus particuliers de son œuvre qui sont essentiels pour ce livre. Je me propose de faire de la bibliothèque de Dee le fil conducteur des pages qui suivent, où je m'efforce de présenter au lecteur cet homme extraordinaire sous le jour où, à mon sens, il faut le voir : comme un homme universel de la Renaissance.

1. Trinity College, ms. o.4.20; British Museum, ms. Harley, 1879. J'ai consulté le manuscrit Harley. Une autre liste, plus brève, des livres de Dee se trouve au

British Museum, cote Add. mss. 35213. Le ms. Ashmole 1142 à la Bodleian Library est une copie par Elias Ashmole de celui de Trinity College.

2. *The Private Diary of Dr. John Dee and the Catalogue of his Library of Manuscripts*, ed. J. O. Halliwell, Camden Society, 1842.

3. M. R. James, *Lists of Manuscripts formerly owned by Dr. John Dee*, Bibliographical Society, 1921.

4. Une édition savante du catalogue établie sur le manuscrit de Cambridge a été publiée vingt ans après l'ouvrage de Frances Yates : *John Dee's Library Catalogue*, éd. Julian Roberts & Andrew G. Watson, Londres, Bibliographical Society, 1990. (NDT)

Ci-contre : *Portrait de John Dee*, sans date. Londres, Wellcome Collection.

Pages suivantes : pages 2 et 3 du catalogue de la bibliothèque de John Dee, conservé à Trinity College (Cambridge), ms. o.4.20.



John Dee est né en 1527<sup>1</sup>. Son père, Roland Dee, occupait à la cour d'Henry VIII une modeste position, mais n'avait guère de bien à léguer à sa famille. La demeure de Mortlake qui a joué un si grand rôle dans la vie de Dee, et qui abritait sa bibliothèque, était cependant un héritage familial. Si pauvre qu'il fût, Dee s'imaginait descendre de l'antique lignée des rois d'Angleterre, et se présentait comme un lointain parent de la reine Elizabeth. Il entra au Collège Saint-Jean de Cambridge en 1542, où il entreprit avec passion d'acquérir toutes les connaissances alors accessibles. Il évoque ainsi ses années au Collège :

J'avais pour l'étude une inclination si violente, que durant ces années-là j'ai inviolablement observé la règle que voici : ne dormir que quatre heures chaque nuit ; n'accorder à la chère et à la boisson (et au repos subséquent) que deux heures chaque jour ; et consacrer, toutes, les dix-huit heures restantes (si l'on en déduit le temps nécessaire pour me rendre à l'office divin et pour y assister) à étudier et à apprendre.<sup>2</sup>

Dee avait une inclination particulière pour les sciences mathématiques ; quoiqu'elles ne fussent pas négligées à Cambridge, le climat intellectuel de l'Angleterre Tudor leur était globalement contraire. Cela tenait en partie à un préjugé voulant qu'il s'agit de sciences papistes, et en partie à la suspicion de magie qui leur était attachée – une suspicion que la carrière de Dee n'a certes pas contribué à dissiper. Les connaissances qui procuraient de l'avancement et des carrières lucratives dans l'Angleterre élizabéthaine étaient plutôt les savoirs de type humaniste, fondés sur la parfaite connaissance des langues anciennes et l'habileté rhétorique. Il faut s'en souvenir : dans l'Angleterre élizabéthaine, la science était exclue de l'enseignement dispensé dans les écoles de grammaire et les universités ; ce n'était pas en manifestant un intérêt, alors jugé déplacé, pour les mathématiques, la mécanique et la magie que l'on pouvait réussir et gagner de l'argent à cette époque. Ascham<sup>3</sup> invitait solennellement Robert, comte de Leicester, à se détourner de ses intérêts scientifiques, en ces termes : “Je crois que vous vous

faites tort à vous-même en échangeant la sagesse de Cicéron contre les points et les lignes d'Euclide<sup>4</sup>.” Sur le plan matériel, Dee s'est fait tort à lui-même en vouant une telle dévotion aux points et aux lignes d'Euclide ; et bien qu'il fût plutôt un mathématicien pur, moins intéressé par l'application pratique de la magie mathématique à la mécanique, les quelques prouesses techniques qu'il a pu accomplir n'ont pas non plus tourné toujours à son avantage. La machine de théâtre qu'il réalisa pour une représentation d'une comédie d'Aristophane sema la consternation lorsqu'elle s'envola jusqu'au faite de la grande salle du Collège de la Trinité de Cambridge, avec sur son dos un homme portant un panier de victuailles<sup>5</sup> ; c'est à la suite de ce spectacle terrifique que le sinistre mot de *sorcier* fut pour la première fois accolé au nom de John Dee.

Dee se rendit à l'étranger afin de satisfaire son appétit pour les savoirs interdits ; il visita les Pays-Bas, la France, l'Italie. L'objet de ses voyages était de “parler et conférer avec des savants” et de collecter des livres. Au cours de ces pérégrinations, il fit la connaissance des plus grands mathématiciens européens, et ses leçons sur Euclide, à Paris, en 1550, attirèrent un public nombreux. Avec l'accession d'Elizabeth au trône d'Angleterre s'ouvrit la période la plus importante de la vie de Dee, celle où son influence fut la plus grande : années d'une grande Renaissance des sciences mathématiques en Angleterre, sous son impulsion enthousiaste.

Selon le témoignage de Dee lui-même, ce fut Robert, comte de Leicester, qui l'introduisit auprès de la reine Elizabeth<sup>6</sup> ; de l'accession de la Reine au trône, en 1558, jusqu'au moment où il quitta l'Angleterre, en 1583, en la douteuse compagnie d'Edward Kelly, il bénéficia d'une période de protection – à défaut de reconnaissance ou de pension officielle. Il était protégé par la faveur de la Reine et par celle de Leicester ; ils tiraient parti de sa science, et il est probable qu'il était discrètement rétribué. Où cet homme pauvre aurait-il trouvé autrement l'argent nécessaire à ses voyages, et à la constitution d'une immense bibliothèque ?

La Reine rendit visite à Dee chez lui, à Mortlake, en plus d'une occasion, tout comme Leicester et son neveu Philip Sidney.

1. Pour les grandes lignes de la vie de Dee, voir l'article qui lui est consacré dans le *Dictionary of National Biography* ; Charlotte Fell Smith, *John Dee*, Londres, 1909 ; I. R. F. Calder, *John Dee Studied as an English Neoplatonist*, thèse de doctorat inédite, Université de Londres, 1952. Il n'existe à ce jour aucune biographie satisfaisante de Dee, et encore moins d'étude satisfaisante de son œuvre.

2. John Dee, *Compendious Rehearsall*, 1592, dans *Autobiographical Tracts of Dr. Dee*, éd. J. Crossley, Chetham Society, 1851, p. 5.

3. Professeur de grec et de latin, Roger Ascham fut le précepteur de la reine Elizabeth. (NDT)

1. Roger Ascham, *Works*, ed. Giles, 1864, II, p. 103.

2. Dee, *Compendious Rehearsall*, éd. cit., p. 5-6 ; voir *infra*, p. 52.

3. *Compendious Rehearsall*, éd. cit., p. 12.

Le biographe de Sidney affirme que celui-ci étudia avec Dee<sup>1</sup>. Il serait important, assurément, d'en savoir un peu plus sur la bibliothèque d'un homme respecté par la reine Elizabeth, protégé par Leicester, qui transmet son savoir à Philip Sidney et à son cercle – les principaux instigateurs de la Renaissance anglaise.

Sur Dee et sa bibliothèque, Francis R. Johnson écrivait en 1937 :

Au cours du troisième quart du XVI<sup>e</sup> siècle, John Dee, ses amis et ses élèves formaient l'académie scientifique de l'Angleterre. Grâce à la connaissance étroite que Dee avait nouée avec les plus éminents savants du continent, et à la correspondance qu'il entretenait avec eux, le groupe anglais fut en contact avec les idées les plus neuves et les découvertes survenues par delà les frontières. On connaît la supplique que Dee adressa, en vain, à la reine Mary afin que les livres anciens et les manuscrits dispersés suite à la dissolution des monastères<sup>2</sup> soient collectés en vue de fonder une grande Bibliothèque Nationale. Quand il réalisa que sa recommandation resterait sans effet, il entreprit de constituer sa propre bibliothèque d'ouvrages et de manuscrits scientifiques, qui se montait en 1583 à plus de quatre mille volumes. C'était la plus grande bibliothèque scientifique d'Angleterre, probablement sans équivalent dans toute l'Europe ; car non seulement Dee avait rassemblé un vaste fonds de manuscrits médiévaux consacrés aux sciences (il pouvait les acquérir d'autant plus facilement qu'ils étaient fort peu prisés par les pilliers de monastères), mais il avait aussi veillé à ce que tous les derniers ouvrages imprimés portant sur les mathématiques se trouvaient sur ses rayons ... Cette grande bibliothèque était toujours ouverte aux savants collègues que Dee comptait parmi ses amis et disciples.<sup>3</sup>

Venant d'un éminent historien des sciences, voilà qui souligne avec force la valeur et l'importance de la bibliothèque de Dee. Mais bien qu'elles aient été publiées il y a trente ans de cela, ces lignes n'ont encore incité personne à rendre accessible, en le publiant, le catalogue de cette bibliothèque. En outre, elles laissent croire qu'il s'agissait exclusivement d'une bibliothèque mathématique et scientifique, alors que le catalogue révèle que cette bibliothèque était celle d'un homme universel.

Dee a beaucoup écrit, mais il a peu publié ; ses écrits ont circulé en manuscrit parmi ses amis et ses disciples. Parmi ses œuvres publiées, les deux plus connues sont sa Préface à Euclide et ses journaux spirituels ; ces deux œuvres illustrent bien les deux faces de sa réputation.

En 1570 parut un des livres les plus importants de la période élizabéthaine, un de ceux dont l'influence fut la plus grande : la traduction anglaise d'Euclide par Henry Billingsley, assortie d'une Préface de Dee, que la page de titre décrit comme "une très fructueuse Préface faite par Maître John Dee, spécifiant les principales Sciences Mathématiques, quelles elles sont & à quoi elles servent : où sont également révélés certains nouveaux Secrets Mathématiques & Mécaniques, dont la méconnaissance se faisait grandement sentir jusqu'aujourd'hui." Dans cette Préface, Dee passe en revue la totalité des sciences mathématiques et recommande ardemment qu'elles soient encouragées et perfectionnées. L'importance de la préface mathématique de Dee en tant que manifeste pour le progrès scientifique dépasse celle de *L'Avancement de la science* de Francis Bacon, publié trente-cinq ans plus tard : car Dee avait quant à lui pleinement compris et souligné l'importance fondamentale de l'étude des mathématiques pour l'avancement de la science, tandis que Bacon, on le sait, faisait peu de cas des mathématiques – c'est la raison pour laquelle sa méthode n'a guère produit de résultats d'une grande valeur scientifique<sup>1</sup>. La Préface mathématique de Dee a eu une influence immense, elle a été beaucoup lue et admirée, jusqu'assez tard dans le XVII<sup>e</sup> siècle. Cette Préface, jointe à l'enseignement et à l'influence personnelle de Dee, a donné naissance à une école de mathématiciens et de savants qui fit de la fin de l'âge élizabéthain une période très importante pour le développement scientifique.

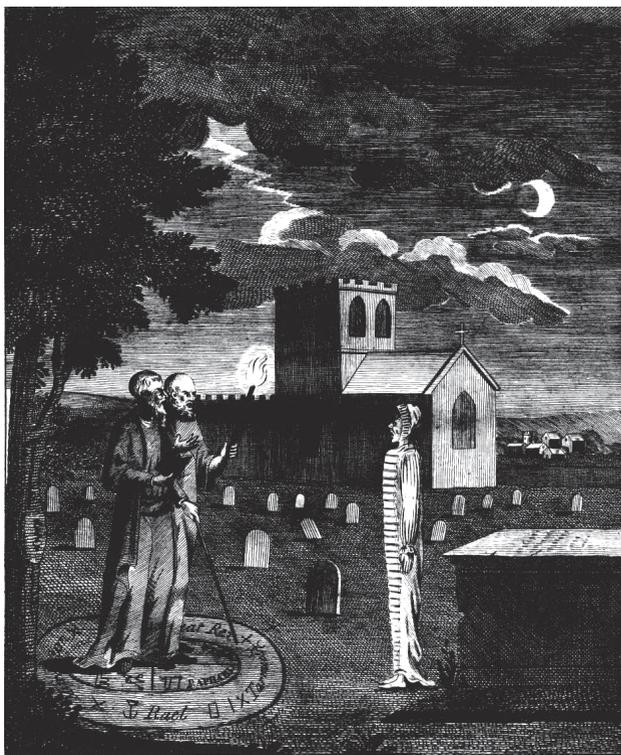
L'autre livre le plus célèbre, tristement célèbre, de Dee est la *Relation fidèle et véritable du commerce qu'ont entretenu, plusieurs années durant, le Dr. John Dee ... et quelques esprits*, publiée par Meric Casaubon, à partir d'un journal manuscrit de Dee, en 1659, soit un demi-siècle après sa mort. Cet étrange ouvrage relate les tentatives faites par Dee, avec la collaboration d'Edward Kelly, pour entrer

1. Sur Dee et Bacon, voir également mon essai "La tradition hermétique dans la science de la Renaissance", publié dans *Art, Science and History in the Renaissance*, éd. Charles S. Singleton, Baltimore, 1968, p. 255-274 (traduction française dans : Frances Yates, *Science et tradition hermétique*, Allia, 2009, p. 7-52 – NDT).

1. Thomas Moffet, *Nobilis, or a view of the Life and Death of a Sidney*, éd. Virgil B. Heltzel & Hoyt H. Hudson, Huntington Library, Californie, 1940, pp. 13 & 75.

2. Conséquence de la réforme anglicane : à partir de 1538, Henry VIII entreprit de confisquer, de revendre ou de détruire les biens de l'Église en Angleterre, au Pays de Galles et en Irlande. (NDT)

3. F.R. Johnson, *Astronomical Thought in Renaissance England*, Baltimore, 1937, p. 138.



EDWARD KELLY, A MAGICIAN.  
in the Act of invoking the Spirit of a Deceased Person.

John Dee & Edward Kelly  
évoquant l'esprit d'un défunt,  
gravure de Ames  
d'après Sibly, 1806.

1. E. G. R. Taylor, *Tudor  
Geography*, 1485-1583,  
Londres, 1930.

en communication avec les anges au moyen de conjurations numérolologiques inspirées de la Cabale. L'ouvrage révèle chez Dee un côté excessivement superstitieux, et le présente comme la victime crédule des fourberies de Kelly. Il a marqué Dee d'une réputation qui allait perdurer tout au long des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, faisant de lui un fanatique et une dupe, objet de mépris et de dérision. Le Dee des journaux spirituels éclipsa complètement le Dee de la Préface mathématique, qui fut oubliée avec tout le reste de son œuvre scientifique.

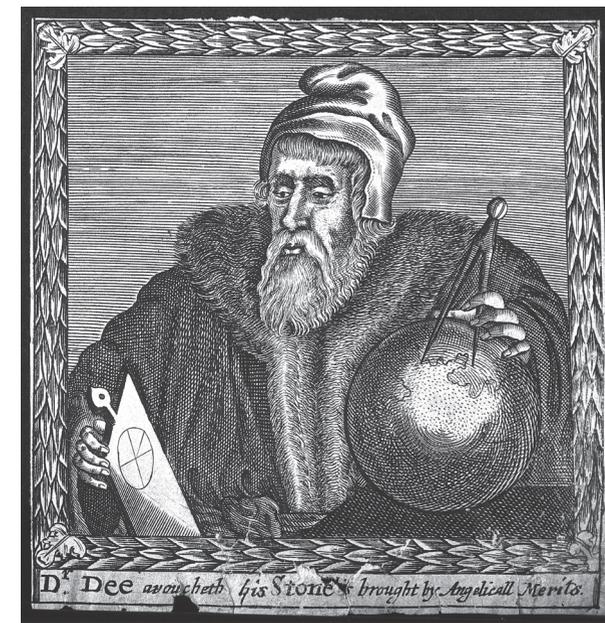
Ce n'est qu'au XX<sup>e</sup> siècle que les historiens des sciences ont amorcé la réhabilitation de Dee : ignorant tout des journaux spirituels et de la réputation qu'ils traînaient avec eux, ils ont redécouvert Dee l'homme de sciences, l'auteur de la Préface mathématique. La pionnière de ce mouvement de réhabilitation fut E. G. R. Taylor qui, dans son livre

publié en 1930 sur la géographie sous le règne des Tudor<sup>1</sup>, a étudié les connaissances géographiques de Dee et son activité de conseiller auprès des navigateurs élizabéthains pour leurs voyages d'exploration. Ce livre établissait au delà de toute discussion les très grands services rendus par le "sorcier", grâce à sa science géographique et à ses travaux sur les instruments scientifiques, aux explorateurs intrépides de l'âge élizabéthain. Miss Taylor a exploité le catalogue de la bibliothèque de Dee et elle a imprimé, en appendice de son ouvrage, la liste des livres de géographie qui y figurent, allant

jusqu'à reproduire les petits triangles que Dee portait dans les marges pour indiquer les livres qu'il jugeait d'une particulière importance.

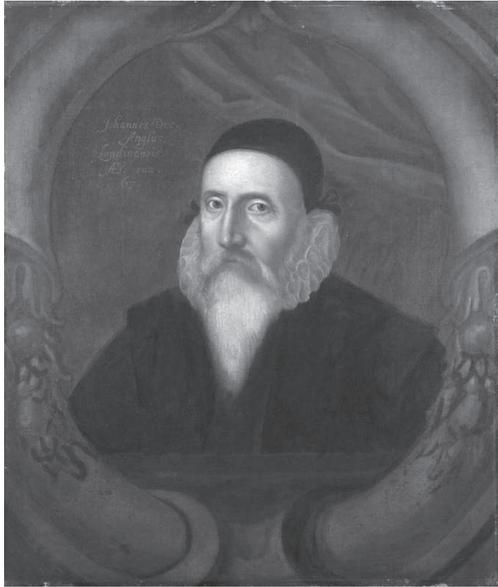
Dans le champ des études consacrées à Dee, on trouve ensuite le livre déjà cité de F. R. Johnson (1937). Johnson s'est surtout intéressé à Dee astronome. Il écrit : "c'est principalement Robert Recorde et John Dee qu'il faut créditer d'avoir diffusé la connaissance de la nouvelle astronomie copernicienne parmi les savants anglais. Ces deux hommes ont joué un rôle moteur en mettant un solide enseignement des sciences mathématiques à la disposition d'un large cercle de disciples dans le troisième quart du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>." Johnson connaissait bien sûr le catalogue de la bibliothèque ; il n'a malheureusement pas suivi l'exemple de Miss Taylor et n'a pas donné en appendice une liste des ouvrages d'astronomie présents dans la bibliothèque de Dee. C'est bien dommage, car la meilleure manière de s'attaquer à ce catalogue eût été que des experts dans tous les domaines couverts par la bibliothèque traitent des livres qu'elle contenait sur chaque sujet. Il faudrait qu'une équipe d'historiens spécialistes de ces sujets très divers travaille en collaboration pour étudier ce catalogue.

Dans son livre *The Mathematical Practitioners of Tudor and Stuart England* (1954), E. G. R. Taylor s'est intéressée à la multitude d'inventeurs et de facteurs d'instruments scientifiques nouveaux ou perfectionnés qui ont fleuri en Angleterre vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ; elle souligne à nouveau l'importance de Dee et son rôle moteur dans ce mouvement. Des pages de ce livre où elle évoque brièvement Dee, j'extrai le passage suivant :



Franz Cleyn, *John Dee*, gravure,  
1658.

1. Johnson, *Astronomical  
Thought*, p. 120.



John Dee, ca. 1594.  
Huile sur toile. Oxford,  
Ashmolean Museum.

Les applications pratiques de l'astronomie et de la géométrie étaient au premier plan de son esprit, que ce fût pour tirer des horoscopes ou pour faire progresser la navigation, pour réformer le calendrier ou pour dresser des plans de mines souterraines. Ses voyages à Louvain, Bruxelles et Paris (entre 1547 et 1550) lui avaient permis de faire la connaissance des mathématiciens les plus en vue du continent, qui tenaient pour acquis que la conception, la description et l'usage d'instruments au service de la géodésie, de la cartographie, de la mesure du temps, de l'artillerie, *etc.* faisaient partie intégrante de leur travail. À son retour à Londres, Dee fut introduit dans les cercles de la Cour, où l'on mettait sur pied l'expansion maritime de l'Angleterre. Durant les trente années qui suivirent, il donna des avis et des instructions aux pilotes et aux navigateurs, et constitua une vaste bibliothèque mathématique et scientifique, ainsi qu'une collection d'instruments mathématiques. La préface qu'il donna à la traduction anglaise d'Euclide eut sur les jeunes

gens de la classe moyenne, fils de commerçants et d'artisans, un impact très grand, en montrant comment la géométrie pouvait contribuer au progrès technique et favoriser les inventions ... Écrivant en 1574 au comte de Leicester, le Dr. Richard Foster, son médecin-astrologue, décrivait Dee comme un véritable Atlas portant sur ses épaules tout le poids du renouveau des arts mathématiques en Angleterre; en 1590, Tycho Brahé salua Dee et Thomas Digges comme de "très nobles, excellents et savants mathématiciens".<sup>1</sup>

Ainsi, les historiens des sciences de notre époque ont réhabilité Dee: ils ont ôté le voile de la légende qui avait fait de lui, au XIX<sup>e</sup> siècle, un sorcier ridicule et crédule, pour faire apparaître un savant très au fait des dernières avancées de la pensée scientifique, traduisant celles-ci à des fins pratiques pour le service de ses concitoyens. Dee s'inscrit désormais dans le courant des grands

1. E.G.R. Taylor, *The Mathematical Practitioners of Tudor and Stuart England*, Londres, 1954, p. 170-171.

mouvements élizabéthains, l'expansion maritime, l'activité scientifique dans tous ses domaines; qui plus est, il incarne parfaitement l'esprit élizabéthain par la séduction qu'il a exercée sur la classe montante des artisans. Le savoir qu'il véhiculait était un savoir d'un genre nouveau, moderne, englobant à la fois la technique et la spéculation abstraite, un savoir bien fait pour séduire les nouvelles classes sociales, mais aussi bien la Reine et les courtisans. Sur ces points si importants, essentiels même, on ne trouverait pas de miroir plus complet de l'âge élizabéthain que John Dee.

Les historiens des sciences ont fait un grand pas vers une nécessaire réévaluation de Dee; cependant, l'image qu'ils ont tracée de lui n'est qu'une image partielle. En se concentrant sur les aspects qui les intéressent, ils donnent l'impression que Dee et sa bibliothèque n'ont rien à dire à l'historien de la littérature et des arts. Or le savoir de Dee ne saurait être compartimenté en disciplines étanches; il doit être envisagé dans les contextes religieux, philosophique et magique où il s'est constitué. Le sorcier cabaliste des journaux spirituels n'était pas un homme distinct du savant qui intéresse les historiens des sciences, ce savant attaché aux sciences appliquées, dispensant ses conseils aux navigateurs, et qui fut l'âme du mouvement en faveur des études mathématiques. C'était le même homme, opérant, ou plutôt tentant d'opérer (de façon assez pathétique) sur un autre plan.

Dans une thèse de doctorat soutenue en 1953 et restée inédite, I.R.F. Calder se livre à une étude approfondie de la vie et de l'œuvre de Dee<sup>1</sup>, en s'efforçant de traiter à la fois les mathématiques, la science, l'astrologie et l'alchimie, le spiritisme, la magie, la philosophie néo-platonicienne et la religion. Cette thèse est le plus bel effort accompli jusqu'à présent pour traiter de Dee dans sa totalité, même si, depuis le moment où elle a été rédigée, des avancées ont eu lieu dans la compréhension de la tradition hermétique de la Renaissance à laquelle Dee se rattache. Son auteur a par ailleurs négligé d'étudier de façon approfondie la préface mathématique à Euclide et le catalogue de la bibliothèque de Dee, ayant entrepris cette thèse comme une synthèse préparatoire à d'autres études.

1. Voir *supra*, p. 16, n. 1.

L'histoire de la pensée ne doit pas isoler, dans l'œuvre de telle ou telle figure, les seuls éléments qui lui paraissent importants à la lumière de développements ultérieurs : elle se trouverait faussée et viciée par une telle approche. La pensée d'un homme doit être étudiée dans son ensemble, non seulement dans les aspects qu'un esprit moderne peut admirer, mais aussi dans ceux qu'il a peine à comprendre. Le XIX<sup>e</sup> siècle qui faisait l'impasse sur Dee à cause de ses pratiques conjuratoires était dans l'erreur, les historiens des sciences l'ont bien montré. Mais faire de lui un homme de science en faisant l'impasse sur les autres facettes de sa personnalité, cette approche est tout aussi incomplète. Il nous faut considérer cet homme dans sa totalité, et c'est ici, je voudrais le suggérer, que le catalogue de sa bibliothèque peut nous aider.

Dans les pages qui suivent, je ne ferai presque aucune mention des ouvrages scientifiques qui ont retenu l'attention des historiens des sciences : les livres de géographie que Miss Taylor a extraits du catalogue, les livres d'astronomie auxquels se réfèrent les recherches de F.R. Johnson sur Dee astronome, les ouvrages de mathématiques appliquées liés au développement intensif de la facture d'instruments à Londres vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Je choisirai dans le catalogue les ouvrages qui semblent pertinents pour envisager Dee dans sa totalité, et je m'appuierai sur eux pour construire une image du contexte dans lequel il situait lui-même l'ensemble de ses travaux scientifiques. Cette tentative pour utiliser le catalogue dans une telle perspective restera fragmentaire et superficielle, mais peut-être servira-t-elle au moins à attirer l'attention sur ce document fondamental pour notre compréhension, non seulement de Dee lui-même, mais des courtisans, aristocrates, poètes, érudits et savants de l'âge élizabéthain pour qui cette bibliothèque était la meilleure de tout le pays.

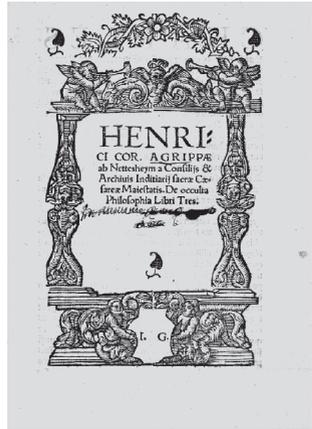
Je m'attacherai d'abord au *De occulta philosophia* d'Henri Corneille Agrippa, dont plusieurs exemplaires sont inventoriés dans le catalogue<sup>1</sup>. Ce livre aide à comprendre comment le même homme a pu être à la fois un savant mathématicien et un "sorcier". Agrippa divise l'univers en trois mondes, les trois mondes des cabalistes : le

monde naturel ou élémentaire, où le Mage opère en recourant à la magie naturelle, le monde intermédiaire ou céleste, où il opère en recourant à la magie mathématique, et le monde supra-céleste où il opère en utilisant des conjurations numériques. Dee pensait de même. Il se concentrait sur les mathématiques parce qu'il les considérait comme la clef de toutes les sciences, permettant d'opérer avec les nombres aussi bien à des fins réellement scientifiques que pour conjurer les anges.

Les recherches érudites récentes ont montré que le livre d'Agrippa était l'aboutissement extrême, mais logique, du mouvement appelé de façon un peu vague le néo-platonisme de la Renaissance. Il y avait au cœur de ce mouvement un noyau hermétique et magique : Ficin en a donné l'expression dans ses *Libri de vita*, et Pic de la Mirandole lui a adjoint la magie cabalistique. Autour de ce mouvement néo-platonicien s'est agrégée toute une nuée d'auteurs qui l'ont prolongé par une littérature occultiste d'une très grande diversité. Comme on pouvait s'y attendre, la bibliothèque de Dee était extrêmement bien fournie en la matière.

Elle comprenait toutes les œuvres majeures de Ficin – aussi bien ses propres ouvrages que ses traductions de Platon et des néo-platoniciens –, ainsi que celles de Pic de la Mirandole. Une section spéciale était réservée aux livres relatifs à la Cabale. Une autre section était consacrée au lullisme, qui comprenait non seulement les œuvres de Lulle lui-même, mais aussi celles de ses épigones tardifs ; cette section est représentative du renouveau du lullisme à la Renaissance, qui l'associe à la Cabale en incluant le traité pseudo-lullien *De auditu cabalistico*. Trithème est largement représenté dans la bibliothèque, tout comme Cardan et Guillaume Postel. Dee n'avait pas négligé les néo-platoniciens français : il possédait un exemplaire de la *Mantice* de Pontus de Tyard. Il avait aussi des ouvrages de certains philosophes italiens contemporains, Patrizzi, Pomponazzi. Et sa bibliothèque comportait bien sûr une importante collection de livres astrologiques et alchimiques.

Le catalogue est organisé de façon partiellement systématique, même si ce système est variable. Certains groupes de livres semblent



Page de titre de l'édition originale du *De occulta philosophia* d'Henri Corneille Agrippa, Anvers, Joannes Grapheus, 1531.

1. En particulier la première édition publiée à Anvers en 1531 ; l'édition de Lyon, 1550 ; et l'édition du quatrième livre, d'attribution douteuse, Marburg, 1559. Sur ces différentes éditions, voir H. C. Agrippa, *De occulta philosophia*, éd. K. A. Nowotny, Graz, 1967, pp. 405 & 407. Pour un résumé de la pensée d'Agrippa, voir mon ouvrage *Giordano Bruno and the Hermetic Tradition*, Londres & Chicago, 1964, p. 130 sq. (*Giordano Bruno et la tradition hermétique*, traduction de Marc Rolland, Dervy-Livres, 1988, p. 161 sq. – NDT).



Page des *Hieroglyphica* de Pierio Valeriano, Bâle, Michael Isengrin, 1556.

classés suivant leur format, d’autres suivant leur langue. Il y a aussi des regroupements par sujets : les ouvrages paracelsistes (section importante), les ouvrages lullistes, les ouvrages historiques, les livres de voyage et d’exploration. Il est par conséquent nécessaire de lire le catalogue dans son entier pour repérer tous les livres d’un même auteur ou se rapportant à un même sujet, puisque l’on peut les trouver sous différentes rubriques. Il n’y a pourtant rien qui relève du hasard dans ce catalogue : les entrées sont notées très clairement, et elles comprennent généralement la date et le lieu de publication en plus de l’auteur et du titre.

Les ouvrages de controverse théologique brillent par leur absence. Dee avait plusieurs bibles dans sa bibliothèque, ainsi que les psaumes ; il possédait des ouvrages de théologie scolastique ; il possédait la *Theologia Platonica* de Ficin, comme aussi bien sûr le *Pimandre* et l’*Asclepius* d’“Hermès Trismégiste”, autrement dit le *Corpus Hermeticum* et l’*Asclepius*. Il possédait Lactance, le pseudo-Denys, et la *Cité de Dieu* de saint Augustin. Le catalogue dans son ensemble donne l’impression que Dee, malgré son intérêt passionné pour le surnaturel, se détournait de toute théologie dogmatique.

La science occupe bien sûr une place prédominante, les sciences véritables se mêlant aux pseudo-sciences. Mais Dee s’intéressait également aux beaux-arts. J’évoquerai dans le prochain chapitre l’importance déterminante de sa connaissance de Vitruve et de la théorie vitruvienne telle qu’elle s’est diffusée à la Renaissance, théorie donnant à l’architecture la suprématie parmi les arts et les sciences. Je ne le mentionne ici qu’en passant, Dee avait dans sa bibliothèque plusieurs éditions de Vitruve et de ses commentateurs ; les ouvrages de Dürer et de Luca Pacioli sur la proportion, de nombreux ouvrages traitant de la perspective, et les vies de peintres de Vasari.

Il possédait les poètes grecs et latins, Homère et Hésiode, Pindare, Ovide bien sûr, Catulle, Lucain. Détail intéressant, les dramaturges antiques sont bien représentés dans le catalogue : il n’est pas surprenant d’y trouver les comédies de Plaute et les tragédies de Sénèque, mais Dee avait également les comédies d’Aristophane

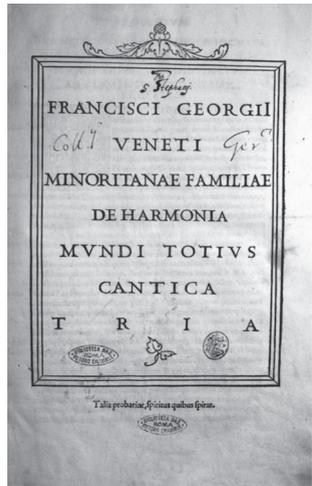
ainsi que les tragédies de Sophocle et d’Euripide en grec. Il faut peut-être mettre ces collections en rapport avec son intérêt pour la représentation de pièces classiques : de cet intérêt nous avons un exemple attesté, la réalisation d’une machine de théâtre pour une représentation de *La Paix* d’Aristophane au Collège de la Trinité de Cambridge<sup>1</sup>.

La bibliothèque était bien fournie pour ce qui est des livres de référence usuels à la Renaissance : les *Hieroglyphica* de Pierio Valeriano, la *Mythologia* de Natale Conti, les *Emblèmes* d’Alciat. Ils étaient rangés avec les dictionnaires et les grammaires de diverses langues.

La théorie musicale était représentée par le traité de Zarlino ainsi que par d’autres ouvrages classiques. La bibliothèque renfermait également le principal ouvrage de la Renaissance sur l’harmonie cosmique, le *De Harmonia Mundi* de Francesco Giorgi.

Si ce catalogue était publié avec un bon index par sujets, les chercheurs pourraient savoir en un coup d’œil ce que Dee possédait sur ceux qui les intéressent. Je prends mon propre exemple : j’ai poursuivi durant de nombreuses années des recherches sur l’art de la mémoire. J’ai conjecturé dans mon livre que Dee en avait probablement quelque connaissance<sup>2</sup>, mais j’ai négligé de consulter le catalogue de sa bibliothèque ; j’y découvre à présent qu’il possédait cinq ouvrages sur la mémoire, dont *L’Idée del Teatro* de Giulio Camillo – il est intéressant de voir ainsi attestée la connaissance du Théâtre de Mémoire de Camillo en Angleterre.

L’histoire est largement représentée dans ce catalogue, tant l’histoire antique que l’histoire moderne. Une large section lui est consacrée, et des ouvrages historiques apparaissent ici et là tout au long du catalogue. Ces livres d’histoire reflètent un aspect important des activités de Dee : son amour pour une érudition historique semi-mystique et sa passion pour l’histoire britannique ancienne, à laquelle il a recouru pour retracer la généalogie de la reine Elizabeth. La liste des livres en anglais présents dans la bibliothèque comprend de nombreuses chroniques. Quelques titres choisis dans cette liste : les *Chroniques* de Holinshed, celles



Page de titre du *De Harmonia Mundi* de Francesco Giorgi, Venise, Bernardino Vitali, 1525.

1. Voir *infra*, p. 52-53.  
2. Voir mon ouvrage *The Art of Memory*, Londres et Chicago, 1966, p. 262-263 (*L’Art de la mémoire*, p. 283-284 – NDT).

de Thomas Cooper, la *Pratique de la Géométrie* (*Geometrical Practice*) de Leonard et Thomas Digges, la *Procession des Papes* (*Pageant of Popes*) de John Bale, l'*Art du tir* (*Art of Shooting*) de William Bourne, les *Tenures* de Littlewood, *L'Urinoir de Médecine* (*Urinal of Physic*) de Robert Recorde, les *Chroniques* de Stowe, l'*Abrégé des Chroniques* de Grafton... Un lecteur ne sachant pas le grec, et guère le latin<sup>1</sup>, pouvait utiliser la bibliothèque de Dee. Il pouvait parcourir à l'envi les chroniques de l'histoire d'Angleterre et étudier les ouvrages techniques composés en anglais par les membres du cercle scientifique de Dee – Leonard et Thomas Digges, Robert Recorde, William Bourne –, ainsi que la version anglaise d'Euclide avec la fameuse préface de Dee.

Des poètes comme Sidney et Dyer pouvaient trouver dans cette bibliothèque tous les ouvrages nécessaires pour les études philosophiques et scientifiques qu'ils entreprenaient sous la férule de Dee, mais ils pouvaient également jeter un coup d'œil en passant à son exemplaire du *Canzoniere* de Pétrarque, à l'*Inferno* de Dante avec le commentaire de Giambullari, à la *Défense et illustration de la langue française* de Joachim du Bellay. Les historiens des sciences ont rendu justice à Dee, mais ont détourné de lui certaines personnes en leur laissant penser que sa bibliothèque était purement scientifique, au sens moderne de ce terme.

C'est toute la Renaissance qui est dans cette bibliothèque. Ou plutôt, c'est la Renaissance telle que l'ont interprétée Ficin et Pic de la Mirandole, en l'orientant vers la philosophie, la science et la magie plutôt que vers les études purement humanistes centrées sur la grammaire. C'est une Renaissance dépourvue de toute hargne doctrinale, que ce soit en faveur de la Réforme ou de la Contre-Réforme, mais une Renaissance avec de fortes inclinations mystiques et magiques ; une Renaissance qui s'intéresse davantage aux hiérarchies des anges chez le pseudo-Denys (bien représenté dans la bibliothèque) qu'aux œuvres de Calvin. Enfin, c'est une Renaissance bien située en Angleterre, caractérisée par le développement d'une science populaire à forte visée pratique, par l'intérêt porté à la navigation, à la mer et aux pays au delà des

mers ; une Renaissance qui range parmi les ouvrages historiques l'histoire d'Angleterre de Geoffroy de Monmouth (présente dans la bibliothèque) et les chroniques d'Angleterre, une Renaissance qui attache beaucoup de prix à la poésie, tant ancienne que moderne, grecque que latine, italienne que française. Bien qu'aucun poète anglais ne figure parmi la liste des livres en anglais, on en vient à se demander si les plus grands poètes élizabéthains n'ont pas tous eu recours à cette bibliothèque.

Il est naturel de comparer le catalogue de la bibliothèque de Dee avec celui d'une autre grande bibliothèque, dressé en 1609, et qui, au contraire du catalogue de Dee, a connu les honneurs d'une publication savante. Le catalogue de la bibliothèque Lumley, édité par Sears Jayne et F.R. Johnson, a été publié par le British Museum en 1956<sup>1</sup>. La bibliothèque Lumley comprenait les œuvres de Ficin et d'Henri Corneille Agrippa, ainsi qu'un bon assortiment d'ouvrages marqués par diverses influences hermétiques. Mais elle était loin d'avoir l'importance scientifique de celle de Dee, avec sa profusion de livres présentant une véritable valeur scientifique. De plus, le catalogue Lumley s'ouvre sur la théologie, avec une collection des Pères de l'Église, des commentaires des Écritures et des ouvrages de controverse théologique, toutes choses qui brillent par leur absence dans la bibliothèque de Dee. On devine derrière le catalogue Lumley un esprit plus conventionnel que derrière le catalogue Dee ; et cependant le catalogue Lumley est édité, et accessible, alors que le catalogue Dee ne l'est pas. C'est à se demander si, en dépit des efforts utilement accomplis par les historiens des sciences, le vieux préjugé n'agit pas encore, et si la publication des journaux spirituels par Meric Casaubon<sup>2</sup> ne continue pas à faire obstacle à l'approche historique et critique qui s'impose pour l'une des figures majeures de l'âge élizabéthain.

Il est grand temps, assurément, de porter sur Dee un jugement objectif et sans préjugé, et d'entreprendre à son sujet une recherche historique et critique, une recherche portant non seulement sur la nature de sa science et sa place dans l'histoire de la pensée, mais aussi sur la nature de sa religion et sa place dans l'histoire de la

1. Allusion implicite au jugement célèbre de Ben Jonson selon lequel Shakespeare connaissait "peu de latin, et encore moins de grec" (*small Latine and lesse Greeke*). Frances Yates sous-entend-elle que la section anglaise de la bibliothèque de Dee donne une idée de ce que pouvait être la culture de Shakespeare ? Ou pense-t-elle, sans oser tout à fait l'écrire, que Shakespeare pouvait être familier de cette bibliothèque, comme d'autres grands poètes élizabéthains, ainsi que le suggère la suite ? (NDT)

1. *The Lumley Library, The Catalogue of 1609*, éd. Sears Jayne et F.R. Johnson, British Museum, 1956.

2. À lire la préface de Casaubon aux journaux spirituels, il semble bien qu'il ait eu, en les publiant, l'intention délibérée de discréditer Dee, et, par ricochet, ceux de ses contemporains qui s'enthousiasmaient pour Dee. Voir P.M. Rattansi, "Paracelsus and the Puritan Revolution", *Ambix*, XI (1963), p.31.

religion. La religion de Dee : quelle était-elle ? Car c'était certes un esprit religieux, fortement religieux même. Sa religion, il l'a définie en 1592, dans une lettre à l'archevêque de Cantorbéry, où il écrit que depuis sa jeunesse il a plu au Tout-Puissant

... d'insinuer dans mon cœur un zèle & désir insatiable de connaître sa vérité : et, en lui et par lui, de quérir et d'entendre sans jamais de cesse ladite vérité ; suivant la vraie méthode et harmonie philosophiques, procédant et s'élevant (pour ainsi dire) *gradatim*, de considérer à partir des choses visibles les invisibles : à partir des choses corporelles, de concevoir les spirituelles : à partir des choses transitoires & provisoires, de méditer sur les choses permanentes : par les choses mortelles (tant visibles qu'invisibles) d'obtenir quelque aperçu de l'immortalité. Et pour conclure, en bref : par la construction toute merveilleuse du monde en sa totalité, envisagé philosophiquement, et très soigneusement pesé, nommé et mesuré (selon le talent et le don accordés d'en-Haut par Dieu pour l'accomplissement de ses divins desseins) d'en aimer, honorer & glorifier toujours, très fidèlement, le constructeur et Créateur. Puissent en son ouvrage son infinie bonté, son inscutable sagesse, son pouvoir tout-puissant, et sa divinité être (en d'innombrables guises) manifestées et démontrées.<sup>1</sup>

C'était là la religion d'un mathématicien qui croyait que la création divine devait son unité à des forces magiques. Si l'on substitue la mécanique à la magie comme force opérative utilisée par le Créateur, la religion de Dee n'était peut-être pas si différente de celle d'Isaac Newton.

La période la plus fructueuse de la vie de Dee, celle où son influence a été la plus grande, s'étend de l'accession d'Elizabeth au trône jusqu'au moment où il quitta l'Angleterre en 1583 ; elle prit fin avec la visite du prince polonais Alasco, ou Laski, qui le persuada de partir en Pologne avec lui. La Reine avait ordonné que Laski fût reçu avec tous les honneurs durant sa visite à Oxford. L'Université fit tout son possible, organisant à son intention une débauche de représentations théâtrales en latin, de dîners, de feux d'artifice,

1. John Dee, *A Letter, Containing a ... Discourse Apologeticall*, Londres, 1592, in *Autobiographical Tracts*, éd. Crossley, p. 72.

de disputes érudites ; on a pourtant le sentiment – pas seulement d'après les satires de Giordano Bruno, mais aussi par les vives réprimandes que la Reine fit ensuite, et par les efforts embarrassés du chancelier pour rattraper les choses – que cette occasion publique a plutôt fait ressortir certaines faiblesses de l'Oxford d'après la Réforme. Ce que fit Laski après cette visite est significatif. Lors du voyage de retour d'Oxford à Londres, sur la barge royale mise à sa disposition pour l'occasion, où l'accompagnaient Philip Sidney et d'autres personnes de haut rang, il s'arrêta à Mortlake pour rencontrer le Docteur Dee. Voici l'entrée du journal de Dee qui consigne l'événement :

Le 15 juin vers 5 heures à l'horloge s'en vint le prince Polonais Seigneur Albert Lasky, depuis Bissham où il avait logé la nuit précédente, de retour d'Oxford où il s'était rendu pour voir les universités, et où il a été traité et diverti avec tous les honneurs. Il y avait dans sa suite Lord Russell, Sir Philip Sidney, et d'autres gentilshommes : la barge était conduite par les rameurs de la Reine, elle était recouverte du dais royal, avec les trompettes de la Reine, &c. Il venait dans le dessein de me faire honneur, de cela Dieu soit loué.<sup>1</sup>

Il serait sûrement du plus haut intérêt de pouvoir reconstituer aujourd'hui la bibliothèque dans laquelle Dee, selon toute probabilité, reçut ses hôtes prestigieux. Les divisions du catalogue selon le format des livres, les subdivisions par sujets, livres d'histoire, de géographie, section lullienne, section paracelsienne, etc., pourraient bien représenter en fait le classement des livres sur les rayonnages de Dee. Imaginons Philip Sidney déambulant au milieu de ces rayons et faisant la présentation de la meilleure bibliothèque d'Angleterre, une bibliothèque digne d'être rangée parmi les meilleures de toute l'Europe. Il n'y avait rien de comparable à montrer à Oxford : les réformateurs en avaient banni les ouvrages scientifiques<sup>2</sup> – des manuscrits du type de ceux que Dee avait saisi les occasions de recueillir ; c'est donc dans la collection de Dee qu'était représentée l'Oxford médiévale de Roger Bacon et de l'école de

1. John Dee, *Private Diary*, éd. Halliwell, p. 20.

2. Dans sa description des ravages perpétrés en 1550 dans les bibliothèques d'Oxford par les officiers gouvernementaux, Anthony à Wood rapporte que ceux-ci regardaient tous les livres et les manuscrits contenant des diagrammes mathématiques avec une particulière suspicion : "De la bibliothèque de Merton Coll. on a emporté un plein tombereau de manuscrits, contenant les Réflexions (surtout en matière de controverse sur la Divinité, d'Astronomie et de Mathématiques) de divers Savants qui s'étaient illustrés en ces lieux, et dont les Études avaient acquis bien du renom dans les siècles passés ... Je suis sûr qu'il suffisait que l'on aperçût dans ces livres des Angles ou des Diagrammes Mathématiques pour qu'on les détruisît en les décrétant Papistes, ou diaboliques, ou les deux à la fois" (Anthony à Wood, *The History and Antiquities of the University of Oxford*, éd. J. Gutch, vol. II, 1<sup>re</sup> partie, p. 107-108).

Merton. C'était par ailleurs une bibliothèque très à jour, enrichie par l'acquisition d'ouvrages modernes.

Dee fit si forte impression à Laski que celui-ci l'invita à le suivre à l'étranger. Dee, qui sentait bien qu'il n'y avait pas d'avenir pour lui en Angleterre, accepta l'invitation; et au début de l'automne 1583, accompagné de Kelly, il se mit en route pour Lasco, la seigneurie du prince, près de Cracovie. La fuite des cerveaux a réellement commencé en 1583, lorsque cet éminent mathématicien, technicien et magicien succomba à la tentation de quitter son pays natal. Avant de partir, Dee établit le catalogue de sa bibliothèque, qui porte la date du 6 septembre 1583. Peu après son départ, une foule hargneuse força les portes de sa demeure de Mortlake, fracassa ses instruments scientifiques et vandalisa la bibliothèque.

L'histoire de ces événements lamentables est racontée par Dee lui-même dans sa *Relation abrégée (Compendious Rehearsall)*, sous l'intitulé "Une brève note et quelques souvenirs sur ma bibliothèque saccagée de Mortlake". Il estime la valeur des livres et des manuscrits qu'elle contenait à 2000 £, et déclare qu'il lui avait fallu quelque quarante ans pour les collecter "en divers lieux au delà des mers, et certains au prix de beaucoup de recherches et de labeur ici en Angleterre". Il se plaint de n'avoir reçu aucune compensation pour la perte de ses livres et de ses manuscrits; il semble cependant ne les avoir pas tous perdus. Il parle de plus de cinq cents ouvrages manquants, "j'entends de ceux qu'il est possible de se procurer contre de l'argent, et dont la valeur est connue; car certains de ceux qui manquent ne sauraient être rachetés chez quelque marchand que ce soit." Apparemment donc, une partie seulement de l'ensemble de sa collection aurait été perdue. Mais ses autres trésors avaient été détruits irrémédiablement, ou avaient disparu: ses quadrants fabriqués par Richard Chancellor, son grand bâton de Jacob, ses deux globes de Mercator de la meilleure facture. Les coffres contenant des documents avaient été vidés; ne restaient que les inscriptions à la craie, sur l'extérieur, pour indiquer ce qu'ils avaient contenu. C'était là "une perte d'une grande valeur à maints égards, les Antiquaires peuvent en témoigner", tout comme la disparition

d'une boîte contenant une collection de sceaux. "Des greffiers des Archives de la Tour de Londres", écrit Dee, "ont passé des journées entières dans ma maison de Mortlake pour y collecter toutes les raretés qu'il leur plaisait"<sup>1</sup>: cet intéressant aperçu nous montre que la maison de Dee jouait à la fois, en quelque sorte, le rôle du British Museum et celui des Archives nationales.

La période de plus grande splendeur, et de plus grande utilité, de la bibliothèque de Dee s'étend à peu près entre 1570 et 1583, décennie très importante dans l'histoire de l'Angleterre. Mais de toute évidence, Dee fut en mesure de recouvrer une proportion considérable de ses livres à son retour en Angleterre, en 1589, et peut-être d'en acquérir davantage – il ne pouvait vivre sans livres. Ce que rapporte Anthony à Wood est d'autant plus affligeant: dans ses vieux jours, marqués par une extrême pénurie, Dee se trouva contraint de vendre ses livres un à un pour payer ses repas<sup>2</sup>. Dee mourut en 1608, âgé de quatre-vingt-un ans, dans sa maison de Mortlake; apparemment, son échec était complet. Une tradition allait pourtant se constituer autour de son nom, et son influence perdurer.

Dee est tout droit issu d'un courant majeur de la Renaissance, le courant hermétique, qui l'a influencé à une date assez tardive; ce courant s'était développé tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle en s'enrichissant d'éléments nouveaux, à la fois dans des directions occultes à l'extrême, et selon des orientations scientifiques rigoureuses. Ces deux aspects ne sauraient être séparés; ils font partie intégrante, ensemble, de cette époque. Cela ne saurait être démontré plus clairement que par l'étude du catalogue de la bibliothèque de Dee, où les livres relatifs à ses intérêts véritablement scientifiques se mêlent inextricablement à la littérature pseudo-scientifique. À titre d'exemple, il est intéressant de considérer une page du catalogue (f<sup>o</sup> 6 dans le manuscrit Harley), où apparaît un livre enregistré comme suit:

¶ *Copernici Revolutiones Nuremberg* 1543.

C'est l'ouvrage, appelé à faire date, de Copernic, dans son édition originale. Il est marqué d'un triangle dans la marge, ce qui indique

1. John Dee, *Compendious Rehearsall*, éd. Crossley, p. 30.

2. Anthony à Wood, *Athenae Oxonienses*, éd. Bliss, 1815, t. III, p. 292.



pratique de Dee, de son désir de parvenir à des résultats. C'est avec le plus grand sérieux qu'il s'est attelé à la conjuration angélique, couvrant d'innombrables carrés de chiffres minuscules ; quiconque a vu au British Museum ses manuscrits conjuratoires aura été impressionné par le travail de Romain qu'ils ont dû requérir. Il ne s'épargnait aucune peine pour avoir prise sur un ange par un usage approprié des nombres dans la sphère supra-céleste, parce que nul, mieux qu'un ange, ne pouvait lui apprendre les secrets de la nature. C'est de la même façon qu'il s'attachait au perfectionnement des instruments mathématiques en utilisant les nombres dans les sphères inférieures, afin de permettre aux marins de naviguer sur des mers inconnues. Avec sa conception exaltée de la nature comme une hiérarchie que complètent, à son sommet, des êtres invisibles et omniscients, avec son désir non moins exalté d'explorer aussi tous les aspects du monde visible, Dee représente le type élizabéthain parfait : en lui, Prospéro et Sir Francis Drake<sup>1</sup> se rencontrent et se confondent.

Dee fournit aussi une illustration des conditions sociales particulières à l'époque élizabéthaine. Ses liens avec les artisans et les classes moyennes, alors en plein essor, le souci de diffuser le savoir parmi ceux qui ignorent les langues anciennes par l'usage de l'anglais dans ses propres travaux scientifiques et dans ceux de ses disciples : cet aspect de sa personnalité le distingue de manière frappante des érudits de la Renaissance italienne, française et espagnole. Mais il y a aussi un côté de Dee tourné vers l'aristocratie ; derrière lui, on devine de mystérieuses figures de la noblesse. Son activité se déploie dans une sphère secrète, à la Cour, aussi bien que dans les milieux populaires. Il peut être parfaitement exotérique, pratique, et en même temps ésotérique au sein d'un petit cercle difficile à cerner. Une telle position participe de la singularité de la Renaissance élizabéthaine, comparée aux formes que la Renaissance a prises dans d'autres pays où l'on ne rencontre ni cette situation sociale nouvelle, avec de nouvelles classes en pleine ascension prenant part à cette Renaissance, ni ce mystère autour des mécènes et des cercles d'initiés. Je crois que l'on ne se

1. Prospéro, le magicien de *La Tempête* de Shakespeare, et Francis Drake, le célèbre corsaire et explorateur britannique, qui a joué un rôle décisif dans la destruction de l'Invincible Armada espagnole en 1588. (NDT)

rend pas suffisamment compte de cette extrême singularité de la Renaissance élizabéthaine, tant sur le plan social que sur le plan intellectuel. John Dee en est l'exemple même, sinon peut-être une des causes majeures. Comprendre Dee nous emmènerait loin dans la compréhension de l'âge élizabéthain en lui-même, ainsi que de la place qu'il occupe dans l'histoire de la pensée. La "vision du monde" de cette époque n'est plus médiévale, mais renaissante ; c'était celle de John Dee, dont le monde à demi magique n'est pas tourné vers le passé et le Moyen Âge, mais vers l'avenir, vers le XVII<sup>e</sup> siècle.

Les chercheurs commencent à prendre conscience de l'importance de Dee, et la longue négligence dont a été victime cette figure étonnante touche à sa fin. On peut prédire avec confiance qu'il ne faudra pas attendre bien longtemps avant de voir paraître des éditions modernes de sa préface à Euclide et du catalogue de sa bibliothèque. L'esquisse que j'ai tenté de présenter dans ce chapitre sera bientôt complétée par des travaux plus détaillés. Mon intention était de donner cette rapide vue d'ensemble de Dee en guise de prélude avant d'en venir, dans le prochain chapitre, au rôle qu'il joue dans le sujet principal de ce livre.

DANS LES PAYS d'Europe continentale, l'avancée de la Renaissance s'est accompagnée d'une activité soutenue de construction dans le style architectural néo-classique. L'origine première de ce nouveau style est à chercher dans le renouveau et l'étude des écrits sur l'architecture d'un auteur du siècle d'Auguste: Vitruve. En 1570, date de publication de la préface de Dee à Euclide, le renouveau vitruvien avait déjà donné naissance en Italie à quantité d'ouvrages sur la théorie classique de l'architecture, comme le *De re ædificatoria* de Leon Battista Alberti ou le commentaire de Vitruve de Daniele Barbaro. L'année 1570 fut d'ailleurs l'année de publication du grand ouvrage de Palladio, qui allait devenir la bible de l'architecture néo-classique dans toute l'Europe pour de nombreuses générations<sup>1</sup>. Palais et demeures fleurissaient dans tous les pays d'Europe; des églises et des bâtiments publics étaient construits dans ce nouveau style qui caractérise peut-être plus que tout la Renaissance, et marque sa rupture avec le Moyen Âge.

En Angleterre, un tel développement n'a pas eu lieu<sup>2</sup>. En 1570, la Londres élizabethaine présentait encore un aspect médiéval; la reine Elizabeth ne faisait pas bâtir de Louvre; on ne construisait pas d'églises néo-classiques, on ne projetait même pas de le faire; le vieux Saint-Paul dominait toujours une cité qui devrait attendre que Christopher Wren<sup>3</sup> lui donne une cathédrale dans le style renaissant. On a construit beaucoup de nouveaux manoirs, c'est vrai; mais même s'ils sont parfois décorés d'ornements classiques, leur plan de base témoigne d'une méconnaissance des principes classiques de la proportion. En matière de nouvelle architecture, l'Angleterre était comme une province un peu perdue; la Renaissance littéraire anglaise ne s'est accompagnée d'aucune Renaissance architecturale.

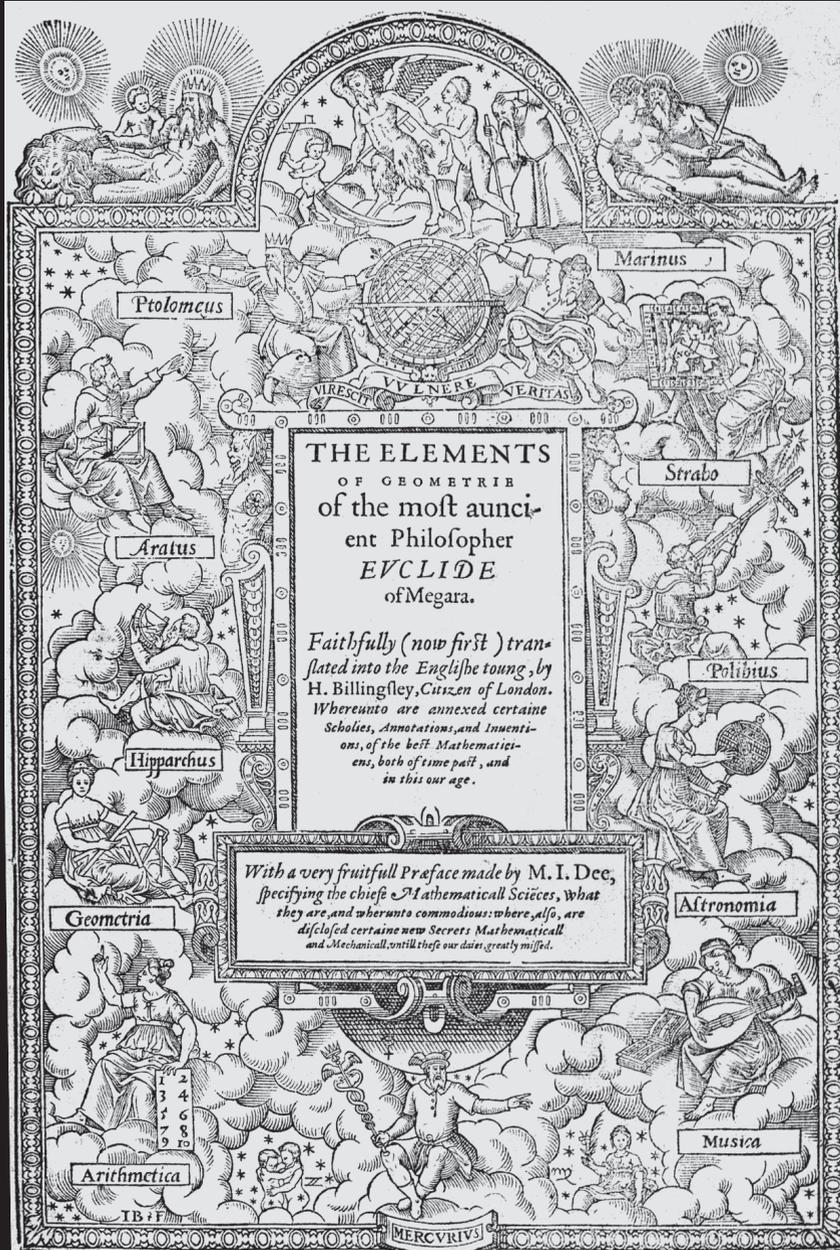
Non seulement on ne construisait pas de nouveaux bâtiments, comme on le faisait à une échelle formidable dans le reste de

1. "Dans tout l'Occident, des centaines de milliers de maisons, d'églises et de bâtiments publics pourvus de façades symétriques et de demi-colonnes en parement surmontées d'un fronton sont issus des dessins d'Andrea Palladio" (James S. Ackerman, *Palladio*, Penguin Books, 1966, p. 19).

2. Voir Marc Girouard, *Robert Smythson and the Architecture of the Elizabethan Era*, Londres, 1966, p. 15 sq.

3. Wren a dessiné les plans de la cathédrale Saint-Paul telle qu'elle a été reconstruite après le grand incendie de Londres en 1666. Les travaux n'ont été achevés qu'en 1710. (NDT)

Ci-contre: page de titre de la première édition anglaise des *Éléments* d'Euclide, traduction par Henry Billingsley, préface de John Dee, 1570.



Imprinted at London by Iohn Daye.